

STARCRRAFT

C'est la guerre

James Waugh

BILZARD
ENTERTAINMENT

Les zerglings ont eu Irmscher pendant la bataille de Lawndale 12, une expédition isolée jamais mentionnée dans les livres d'histoire, pendant la guerre de l'Essaim.

Irmscher n'était qu'un gamin, tout frais émoulu de l'école secondaire, le teint rose et plein de belle énergie ; le genre qui ne fait pas long feu chez les marines du Dominion. À 18 ans il n'avait aucune vraie perspective de vie, et faisait du porte-à-porte pour fourguer des fones débloqués ; de quoi sortir les filles et payer le loyer. Un jour, il frappa à la porte du sergent Robert Maury, un chargé de recrutement des marines que ses marchandises n'intéressaient pas plus que ça. Trois jours plus tard, il était sur un transport à destination de Turaxis II, en partance pour le camp d'entraînement, la tête remplie d'histoires de combattants héroïques, d'expéditions de sauvetage légendaires, de gloire et de médailles. Mais la guerre contre les Zergs se révéla ne pas être le prestigieux plan de carrière qu'on lui avait décrit : il n'y avait rien de glorieux à voir des hommes, et même le plus souvent des garçons, se faire déchiqueter devant soi, démembrés par des monstres, le sang giclant de la bouche pour remplir leurs casques CMC comme dans un robot à légumes géant.

La nuit, quand l'escadron Rho était recroquevillé dans les entrailles humides d'une caserne montée à la va-vite, il sortait un de ses fones débloqués et montrait aux gars une image de « la fille qui sera à moi quand la guerre sera finie. » C'était une jolie créature qui portait ses boucles blondes façon bourgeoise de Marlowe. Elle s'appelait Mary Lou, et il l'avait rencontrée quelques jours à peine avant le sergent Maury.

« Ha... c'est pas pour toi, ça, petit. C'est de la top qualité, ça, se moquait Birch, un marine plus âgé. Elle irait mieux à un bel étalon comme moi. »

Il l'avait rencontrée dans un de ces bars à stimulants clandestins qui étaient censés être illégaux, en tout cas pour ceux qui n'avaient ni les moyens d'en monter un, ni les contacts pour y entrer. C'était par une nuit torride, dont il ne gardait que quelques souvenirs baignés d'adrénaline : des rires, de la danse, du Scotty Bolger. Il disait qu'ils s'étaient embrassés. En tout cas, il lui semblait. Il l'espérait. Après ça, il avait pris son contact et, depuis, ils dépensaient des sommes folles pour échanger des messages interplanétaires. Avec les semaines, il avait passé de plus en plus de temps au front à un cheveu de la mort, et elle était devenue plus qu'une simple fille pour lui : une idée. L'idée d'un moment où il ne passerait pas ses journées dans une armure CMC lourde au milieu de marines plus âgés – des sortes de grands frères qui se moquaient de tout ce qui pouvait sortir de sa bouche de « naïf » – à rêver du jour où il ne serait plus le « gamin ». Son image lui rappelait une époque où il n'avait encore jamais entendu le bruit d'un essaim de zerglings en train de charger, où il ne connaissait pas cette certitude de la mort et du sang. C'était le genre d'expérience qui vous changeait un homme.

« Tu verras, » répétait-il avec le sourire rêveur des ignorants, les yeux rivés sur son image, perdus dans les possibles qu'elle incarnait. « Oui, monsieur. Tu verras. »

Le jour où les zerglings ont eu Irmscher n'était pas spécialement différent des innombrables autres jours passés à la guerre. Ces jours, les soldats les passaient le plus souvent à attendre. Ils regardaient passer le temps, écoutaient le rugissement du vent se muer en morne silence. C'était un calme lourd, chargé d'une promesse macabre.

L'escadron Rho avait été désigné pour tenir le front et défendre Lawndale 12, un petit relais de communications de la péninsule australe d'Anselm. Ils avaient creusé de profondes tranchées autour de l'équipement satellite la semaine précédente, et placé des bunkers et deux chars de siège sur le périmètre. Ils avaient installé une base pour recevoir les données et les renvoyer aux flottes engagées dans les profondeurs du secteur. Ils avaient aussi construit une caserne, mais les soldats n'y stationnaient jamais. Au front, quelques précieuses secondes pouvaient faire la différence entre vie et mort en cas d'attaque, et l'inconfort crasseux des tranchées était devenu leur quotidien.

Personne n'avait cru que les Zergs attaqueraient vraiment Lawndale. Son importance stratégique dans le grand tableau de la guerre était ridicule. Quand l'alarme déchira le silence et que Virgil Caine, le sergent de l'escadron Rho, se mit à aboyer des ordres, ses marines se levèrent tous précipitamment, en se préparant au pire. Mais le pire ne vint pas. C'était un suicide de zerglings, sans réel intérêt. Les créatures étaient en sous-nombre et dépassées. Mais elles continuaient à charger bêtement, apparemment sans réfléchir.

On les entendait bien avant de les voir, de loin ; leurs stridulations venaient vous bourdonner dans les oreilles.

« Pourquoi y viennent comme ça ? Qu'est-ce qu'y peuvent bien espérer ? » Il les voyait, à présent : vingt zerglings écumants, toutes dents dehors, griffes brandies ; un suc répugnant dégoulinait de leurs bouches et leurs puissantes pattes les propulsaient en avant. On aurait dit des chiens mutants enragés, lâchés par un cruel maître. Mais Irmscher n'aurait jamais de réponse à ses questions : le sifflement des balles hypersoniques vint emplir l'air, et il n'était plus temps de réfléchir. Il n'y avait plus que l'action.

Les zerglings étaient en sous-nombre, mais ça n'avait aucune importance. C'était comme si chaque mort d'un Terran valait dix fois celle d'un des leurs. Les soldats ne tardèrent pas à se rendre compte que le commandement avait commis une erreur en leur ordonnant de creuser des tranchées. Plusieurs zerglings se frayèrent un chemin jusqu'aux étroits couloirs, et des marines de l'escadron s'y trouvèrent coincés par leurs encombrantes armures CMC, pris sous les tirs de leurs alliés qui pleuvaient sur les parois de terre.

Irmscher a hurlé quand les zerglings l'ont eu. Il a hurlé en sentant une griffe acérée transpercer sa visière et s'enfoncer à travers sa clavicule, puis une autre déchirer son armure comme si ce n'était qu'une boîte de conserve.

Il était encore vivant quand le dernier de ces salopards fut abattu. Il se demandait toujours pourquoi ils avaient attaqué alors qu'ils n'avaient pas la moindre chance de survie. Pourquoi ils étaient venus là pour ne tuer d'une poignée de Terrans, pour le tuer lui. En s'éteignant, tandis que les stimulants couraient dans ses veines, tandis que les battements de son cœur ralentissaient doucement et que le système de survie de son armure tentait d'isoler ses artères déchirées, tandis que Birch le soutenait sous le regard du sergent Caine, Irmscher murmura : « Mary Lou. »

Le cri de Virgil Caine fendit l'obscurité. Il avait trempé ses draps de sueur pendant la nuit, puis les avait poussés à ses pieds et sentait maintenant le froid sur sa peau nue.

« Virgil ! » dit Rufi en le prenant par le bras pour le ramener vers la douceur de l'oreiller et de ses lèvres. « Tu es là, bébé, avec moi. » Elle se blottit autour d'une puissante épaule. Ses délicats cheveux blonds semblaient faits de soie sur la rude pierre des muscles de Caine. Il respirait lourdement, presque essoufflé ; sa poitrine se soulevait en rythme et son cœur tambourinait.

« Merde. Je... Désolé, Ru. Je...

— Chhh. Chut, bébé. Je sais, je sais. »

Après un an de relation, elle s'était habituée à ses cauchemars. À ses souvenirs. Quand ils s'étaient fiancés, elle avait choisi de faire avec. Elle s'était habituée à devoir le réveiller et essuyer ses larmes, à la bizarrerie de voir un homme si grand et fort pleurer dans son sommeil. Ça ne faisait que renforcer son amour pour lui.

« C'est juste que... Ils reviennent. J'arrive pas à m'y faire. J'ai toujours su que... mais j'espérais que ce serait fini, tu sais ? »

Moi aussi, pensa-t-elle. « Virgil, tu ne vas pas répondre au rappel. Rien ne t'oblige à y retourner, je te l'ai dit. C'est ce qu'on avait décidé : papa va s'occuper de tout. On va repartir de zéro, et personne ne pourra savoir qui tu es. Personne n'a à savoir ce que tu as vécu. Demain soir, tout ça sera derrière toi. »

Il pesa ces paroles avant de répondre. Il réfléchit à la possibilité de ne plus être celui qui avait affronté les Zergs dans la guerre de l'Essaim, celui qui avait tenu le front contre des vagues sans fin de zerglings pendant de longs mois... et survécu. Sans cette part de lui, il ne savait plus qui il était, et l'idée de devoir le découvrir était l'une des plus terrifiantes qu'il ait connues.

« Je sais, Ru. Je sais. Mais y a une part de moi qui... Je n'ai jamais été du genre à m'enfuir.

— Tu ne t'enfuis pas. Écoute, tu as donné à Mengsk ce que tu avais de mieux. Maintenant, il a d'autres marines pour s'occuper de tout ça. Et qu'est-ce qu'il a fait pour toi, lui, hein ? Pour nous ? C'est papa qui a payé tes opérations, pas le Dominion. Tu as payé ton dû, et tu le sais. Combien de fois tu as failli mourir ? Combien d'amis tu as perdus, là-bas ?

— J'ai pas envie d'en parler. » Il repensait au reportage d'UNN qu'il avait vu avant de se coucher. Aux images, à eux en train de déferler sur Tiria et de submerger les lignes de soldats. Il repensait à leurs dents, à leurs griffes, et à l'horrible sifflement qu'ils poussaient en chargeant.

« Ce rappel, c'est pas normal, Virgil. Pas normal. T'es plus militaire. Ils n'ont pas le droit de te rappeler juste parce qu'il y a un nouveau danger. Tu y étais y a quatre ans, toi, laisse quelqu'un d'autre s'en occuper cette fois.

— Je t'ai dit que j'y retournerais pas, Rufi... Ce qui est dit est dit. »

Il se pencha et l'embrassa sur le front, comme chaque soir avant d'éteindre pour dormir, et se pressa contre son petit corps, réconforté par sa douceur et sa chaleur. Quand ils finirent par s'écarter, elle passa le doigt sur la grande cicatrice qui courait de son cou à son nombril, puis le remonta sur la dent de zergling pendue à une lanière en cuir de skalet.

« Je ne peux pas supporter ce truc. Tu sais bien que je déteste que tu le gardes pour dormir. Je n'arrête pas de me piquer dessus... Enlève-le.

— D'accord, dit-il avec un sourire. Je l'enlève. » Il posa le collier sur la table de nuit.

« On part demain... Et tout sera derrière nous. Et puis c'est pas comme si je faisais aucun sacrifice de mon côté, Virgil. Moi aussi, il faut que je reparte à zéro. Je quitte mes amis, ma famille. Papa.

— Je sais.

— Et maintenant, dors, mon gros ours ! »

Elle se retourna, et Virgil fixa le ventilateur au plafond. Les pales battaient l'air sans fin, faisaient danser leurs ombres allongées avec pour seule lumière le jaune du clair de lune, dehors. Il réfléchit à cette nouvelle vie que lui proposait Rufi. Au salut, loin de tout ce qu'il avait affronté. Il se demandait si une fois qu'on avait affronté les Zergs, vu des amis tués par les zerglings et plongé le regard dans leurs yeux vides et froids, il était possible de les chasser un jour des recoins son esprit.

Les reportages d'UNN étaient horribles, mais il n'arrivait pas à s'en détacher. Il était debout depuis l'aube, collé à l'écran en buvant du café bouilli. Quand Rufi entra dans la cuisine, il avait presque fini une cafetière entière.

« Pourquoi tu regardes ça, Virgil ?

— Ça ne t'intéresse pas de savoir ce qui se passe ? Qu'on soit au moins sûrs de pouvoir encore trouver un vaisseau de liaison. C'est la guerre, chérie. »

Et l'écran montrait des images de cette guerre : le carnage d'un cuirassé en train de s'écraser contre un immeuble, entouré par une nuée de mutalisks qui plongeaient pour cracher leurs projectiles sur la coque en flammes. Plusieurs rubans de texte défilaient sur le bas de l'écran, pas la moindre bonne nouvelle : des pertes ahurissantes, des mondes assiégés, des morts. C'était la guerre, oui.

« Mon dieu. » Rufi se couvrit la bouche des deux mains. Même au saut du lit, avec les cheveux en bataille et le mascara en vrac, elle était d'une beauté frêle et sensible. « C'est horrible.

— Comme tu dis, chérie.

— Je vais appeler papa tout de suite. Il a dit que les faux papiers seraient prêts d'ici cet après-midi.

— Ton père prend de gros risques. Un poste tranquille dans l'administration comme le sien, on trouve pas ça tous les jours.

— Et tu ne crois pas que sa fille et son futur beau-fils valent le coup ? »

Il hocha la tête et revint à l'écran. Un robocam filmait un reporter qui courait dans une ruelle en hurlant.

« Meeerde. » Virgil les vit tourner le coin et fondre sur le reporter et la cam. Il y en avait partout : toutes griffes dehors, ils se pressaient contre les murs, avec ces yeux vides et indifférents. Et ils approchaient ; toujours plus près.

La scène fut vite coupée. L'image revint sur Donny Vermillion, présentateur vedette d'UNN, dans le studio de la chaîne, avant que les zerglings aient rempli tout l'écran. Il était blanc comme un linge et n'arrivait pas à dissimuler sa révolusion devant la mort violente de son collègue.

« Il est... ?

— Oui. » Virgil l'interrompt d'un ton neutre avant qu'elle puisse formuler l'évidence. « Tu appelles ton père ?

— O-o-oui. » Elle sortit de la cuisine.

Il but une gorgée de café, et son esprit revint sur l'image des zerglings en train de s'engouffrer en masse dans la ruelle. Ça lui rappelait les tranchées, il y a si longtemps. Il expira longuement, chassant tout souffle d'air de ses poumons, puis ferma les yeux. C'était la guerre.

Les zerglings ont eu Albee dans le canyon des Ombres longues d'Astéria, pendant un des célèbres couchers de soleil orangés du site.

Albee était un « resoc' ». C'était un immense gaillard un peu simple, avec ce grand sourire heureux réservé à ceux dont les souvenirs ont été nettoyés et reconstruits. Mais ça ne gênait pas Virgil, Birch, Dave, ni le reste de l'escadron Rho. Pour un resoc', il n'allait pas si mal. C'était un super soldat, et chanceux comme on en fait peu. Comme la plupart des resoc', il était en première ligne, lancé contre les masses de Zergs pour briser la première vague d'assaut. En quatre ans, d'abord dans le corps des Confédérés puis dans celui du Dominion, il avait survécu à plus de combats que n'en voient la plupart des soldats en une vie... et il en revenait toujours, comme ça, du sang plein l'armure et son grand sourire bête sur le visage.

Pendant le repos, Albee parlait de son enfance dans la campagne d'Halcyon, sur le continent principal. Il évoquait le beau vert des collines couvertes de hautes herbes, qui ondoyaient comme éternellement sous un ciel bleu constellé de petits nuages dodus. Il parlait des petits chiots qui le suivaient partout en agitant la queue, racontait comme il aimait sentir la chaleur humide de leurs langues sur ses joues, allongé nonchalamment à l'ombre d'un banyan dans la chaleur de l'après-midi. C'était une enfance paradisiaque, et elle lui manquait. C'est pour ça qu'il se battait, pour que d'autres puissent à leur tour profiter de ces moments, pour que l'humanité survive aux Zergs, aux Protoss et à tous ceux qui se dresseraient contre elle.

Ces souvenirs étaient factices, évidemment ; on les lui avait implantés dans une chambre de resoc' sur Norris IV. Dans l'escadron tout le monde le savait, et avait entendu les mêmes dans la bouche d'autres resoc'. Mais personne n'aurait jamais rien eu à dire sur le bon gros géant ou son illusoire passé. Au cours d'une perm' sur Bacchus, au Cat House, un des soldats de l'escadron Alpha qui avait forcé sur les planteurs umojans avait essayé d'expliquer à Albee que ses souvenirs étaient faux. Virgil lui avait répondu avec un coup de poing dans le ventre qui avait dégénéré en baston de bar entre marines. Virgil voulait qu'Albee ait ses souvenirs à lui, vrais ou pas ; qu'ils puissent être sa source de répit face aux horreurs qu'il affrontait chaque jour sur le champ de bataille. Il ne laisserait personne les décrédibiliser.

Un jour, dans une rue de Néphor II, Caine et Albee avait croisé une femme qui, en apercevant le grand resoc', s'était mise à crier en le pointant du doigt : « Le boucher ! Oh merde, c'est le Boucher d'Aiguefière ! Mais qu'est-ce qu'il fait ici ?! Arrêtez-le, il faut l'arrêter ! » Elle avait immédiatement été emmenée par les autorités locales. Ni Caine, ni Albee n'avaient compris ce qui avait déclenché sa crise.

Mais l'incident avait continué à trotter dans latête de Caine et, quelques semaines plus tard, il avait fait quelques recherches sur son chanceux de grognard. C'est à cette occasion qu'il avait appris qu'il valait mieux ne pas tout savoir sur les marines resoc'. Albee, qui contait son amour des chiots et la beauté éternelle des collines, était aussi connu sous le nom de « Boucher d'Aiguefière » pour une série de meurtres qui s'étendait sur plus de dix ans dans les bas-fonds de la capitale. Il avait été établi qu'il torturait ses victimes et les gardait en vie plusieurs jours pour savourer leurs cris de douleur. Les images disponibles étaient monstrueuses, et Caine comprenait à présent d'où venait la sauvagerie qu'il avait vue s'emparer de lui sur le champ de bataille. Malgré ça, à chaque fois que le soldat parlait de la fourrure beige de ses petits chiots, de la caresse de leurs dents naissantes sur ses bras et de la chatouille de leurs truffes humides sur sa peau, ses yeux débordaient de bonheur, et Caine ne pouvait que constater le succès du programme de resoc' : il arrivait à sauver même les pires d'entre nous.

Quand les zerglings ont eu Albee, il était dans le mucus jusqu'aux genoux. L'escadron Rho avait pénétré dans le canyon des Ombres longues avec une brigade de flammeurs, couvert par un bombardement de chars de siège et de Goliath. Ils étaient venus « faire le ménage », comme disait Virgil. L'invasion zerg avait été repoussée jusqu'à un groupement de ruches niché au fond du canyon. Tant qu'il en resterait une sur Astéria, les Zergs poursuivraient leurs attaques. L'assaut avait été un succès total : partout, les cadavres calcinés d'hydralisks baignaient dans le mucus et les larves mortes flottaient à la surface des bassins génétiques. Les couveuses et autres bâtiments étaient réduits en amas de bioplasma dégoulinant.

Le tonnerre des tirs de chars secouait l'armure d'Albee. Comme toujours, il menait la charge en première ligne, vers le cœur de la ruche. La plupart des Zergs avaient été balayés par les tirs des Goliath ; il ne semblait pas en rester beaucoup. Albee ne voyait plus vraiment de danger, et il a baissé son fusil le temps de contempler le carnage semé par l'escadron. C'était un spectacle splendide pour des yeux terrans : les bâtiments vivants étaient éventrés et coulaient l'un sur l'autre, leurs artères arrachées déversaient une humeur sanguinolente sur le sol. C'était la victoire. Il débordait de fierté.

Les zerglings ont jailli d'un bassin génétique dans un concert de stridulations furieuses couvertes par le vacarme ambiant. Albee ne les a pas vus. Personne ne les a vus. Les reflets dorés d'un des célèbres couchers de soleil du canyon baignaient toute la scène d'une teinte sépia, et les fameuses ombres allongées couvraient le mucus de zones sombres. Albee devait être sous le charme de cet instant magique, comme si la danse des particules de poussière à la lumière lui rappelait celle des feuilles dans la brise printanière de sa fausse jeunesse à la campagne.

Il s'est effondré la tête dans le mucus sans rien voir venir. Les zerglings ont déferlé sur lui, ont frappé, coupé, percé et déchiré en se disputant la place comme des animaux à la curée, comme s'ils étaient heureux que chaque bête de la meute ait une chance d'enfoncer ses griffes dans le tas de viande qu'ils piétinaient.

Après la bataille, il ne resta plus rien du Boucher d'Aiguefière. Il n'était plus qu'une vague tache éparpillée sur le mucus violacé, plus qu'un souvenir gravé à jamais dans l'esprit de ceux qui avaient servi à ses côtés.

« Tu pourrais devenir fermier. Il y a des projets agricoles sympas sur Shiloh, dit Rufi en enfournant un chemisier lilas dans un sac en toile.

— Alors maintenant tu veux monter une ferme ?

— Et pourquoi pas ? » Elle eut un rire mélodieux. « Ça a l'air d'être une belle vie. Tu ne trouves pas ? »

Virgil ouvrit le placard et en décrocha un t-shirt. Elle attendait sa réponse. Lentement, il dégagea le cintre du col, le jeta de côté et enfonça le t-shirt dans son sac.

« Alors ? »

Le sourire charmeur qui lui avait rendu Virgil attirant malgré ses cicatrices et son air fermé vint se poser sur son visage. « Fermier... Ça a l'air amusant. C'est un boulot honnête... Tu veux être ma petite fermière ?

— Eh ben, écoute... Réfléchis, Virgil : les grands espaces, faire pousser notre nourriture. Et nos enfants... enfin, si on a des enfants, bien sûr... nos enfants pourraient grandir à l'air pur, avec toute la place qu'ils veulent.

— Tu penses qu'on a assez pour avoir beaucoup de terrain ?

— Rien n'est cher sur Shiloh.

— C'est pas faux. Et à ton avis, pourquoi ? » Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

Son sourire radieux se figea en grimace. « Pourquoi tu dis ça ? Je... Je fais de mon mieux, Virgil. Vraiment. »

Il alla jusqu'à elle et la tira à lui. Elle essaya de se dégager, mais il la tint fermement. « Écoute-moi, petite demoiselle. Je serai ton fermier à toi, et on aura les enfants dont tu parles tout le temps, et cette petite vie toute simple où on connaîtra tous nos voisins et...

— Et on ne parlera plus de zerglings, ni... ni de ton escadron Rho ? »

Il la serra fort.

« Mais pourquoi tu dis ça ? L'escadron sera toujours une part de moi, Ru. »

Ils avaient beau être devenus très proches depuis un an, il resterait toujours ce fossé entre eux. Elle ne pourrait jamais comprendre ce qu'il avait vécu.

« Ça ne veut pas dire que tu dois le laisser diriger toute ta vie.

— Je ne le laisse pas diriger ma vie. »

Elle le regarda dans les yeux. Puis son sourire revint illuminer son visage, comme une étincelle rallume un feu. « Je vais épouser un fermier. »

Il l'embrassa tendrement. « Je suis content de pouvoir repartir à zéro. Vraiment.

— Oh ! Il faut que j'y aille. Les papiers doivent être prêts. Quant à vous, monsieur, je veux que ce placard soit vide et que vos valises soient faites quand je rentre ! »

Virgil s'écarta et se dirigea vers le placard. Il alluma la lumière, s'agenouilla et souleva une pile de t-shirts, découvrant une cantine poussiéreuse.

« Tu ne peux pas emporter ça.

— Je sais.

— Et il faut que tu te débarrasses de tout ce qu'il y a dedans. Il ne doit pas rester un seul indice de qui on était. Tu as entendu papa.

— Je sais.

— Je sais que c'est pas facile.

— Effectivement. »

Une fois qu'elle fut partie, il revint vers la cantine et l'ouvrit. Une odeur rance et humide en remonta, chargée de souvenirs. Il ne l'avait pas ouverte depuis des années. Dedans, il y avait des médailles dont il avait été si fier, et qui aujourd'hui prenaient la poussière, cachées... un cigare desséché... une balle hypersonique... un des fones débloqués d'Irmscher. Puis il posa la main sur un objet poisseux ; son premier réflexe fut de vite la retirer. Du mucus ! Mais ce n'était pas ça, évidemment. Doucement, ça lui revint.

« Dave. » Le nom remonta dans un soupir, tandis qu'il extirpait l'objet de la malle. C'était un morceau de cire bleue, bien entamé. De la cire à motosurf. Il le leva à ses narines et inspira profondément. L'odeur riche et grasse le replongea tout droit dans cette époque à laquelle il s'efforçait d'échapper.

Les zerglings ont eu Dave dans son propre lit, alors qu'il cuvait d'une nuit de poker bien arrosée. Des fois, ça se passait comme ça.

Dave le Rouleau venait de l'île de Santori, sur Miranar. Il faisait partie des Brailards aux six, un club de motosurf dont les membres étaient connus pour s'attaquer aux gigantesques vagues qui martyrisaient la côte de l'île, les mêmes qui fournissaient la puissance hydroélectrique aux villes de la planète. D'après les scientifiques, leur taille s'expliquait par l'attraction gravitationnelle des trois lunes de Miranar lorsqu'elles étaient alignées. C'était un phénomène naturel parfait, et les chances de le voir se produire ailleurs étaient complètement infimes.

Les Brailards aux six suivaient les chaotiques évolutions climatiques de la planète et se rassemblaient sur les îles en hiver, quand la conjonction était garantie. Les vagues devenaient immenses, des pics d'eau de trente à soixante mètres qui s'élevaient des profondeurs en écumant comme pour annoncer l'apocalypse. Les villes fortifiées de la côte étaient alors prises d'assaut par des motosurfs venus de tout le système ; les hôpitaux et morgues, eux, l'étaient par les dépouilles des néophytes trop présomptueux. C'était à cause d'un de ces touristes que Dave s'était retrouvé dans le corps des marines.

« Si n'y avait pas eu ces sales débiles, je serais pas là, les mecs, » comme il racontait souvent à Virgil, Birch, ou à tout autre membre de l'escadron qui voulait bien l'écouter. « Z'avez eu du bol que je m'énerve vite. »

Les marines du Dominion avaient un vaste programme de recrutement dans les systèmes carcéraux de tout le secteur, et c'était sur une de ces listes qu'ils avaient trouvé un Dave qui, effectivement, s'énervait vite. Au Bar Parallèle, un troquet sous-marin situé à six kilomètres de profondeur et l'un des repaires de motosurfs les plus courus de la planète, Dave le Rouleau était tombé sur des touristes qui devenaient un peu trop entreprenants avec une fille du cru.

« J'y suis allé comme un vrai chevalier blanc, mec... Je me suis pointé et je leur ai montré ce qui arrive quand on emmerde une fille de Santori. »

C'est effectivement ce qu'il avait fait, sauf que l'altercation avait dérapé et qu'il avait perdu le contrôle de lui-même : quelques bris de verre plus tard, le bar baignait dans le sang. Il avait fallu faire venir une équipe médicale pour dégager les tas de chair mutilée. À l'époque, Dave était un gamin surfeur tout maigre avec de longues dreadlocks et des phosphatouages santoris ; exactement ce que les gars des prisons du Dominion appelaient de la « viande tendre ». Après sa condamnation, impressionné par le genre de tempérament capable d'envoyer tout une bande à l'hôpital, un recruteur du Dominion lui avait fait une offre : dix ans de loyaux services pour l'empereur Mengsk, ou quarante ans de dur labeur en prison. La seule réponse de Dave avait été : « Je suis obligé de me couper les dreads ? »

Ça lui avait coûté, mais il avait bien été obligé de le faire avant de partir au camp d'entraînement. Deux ou trois traitements aux stimulants et stéroïdes plus tard et il s'était retrouvé au front dans la guerre de l'Essaim, avec vingt-cinq kilos de muscles en plus et une nouvelle obsession pour le poker. Les recrues criminelles n'avaient pas droit aux perms, et le Scotty Bolger et le jeu étaient devenus ses seuls moyens d'évasion.

Les journées dans les vagues lui manquaient ; fendre la face d'une lame grise de plusieurs dizaines de mètres, poussé toujours plus haut par les propulseurs ioniques de sa planche, avec les dreads au vent, ces dreads qui lui manquaient tellement elles aussi. Pour compenser comme il le pouvait, il avait une barre de cire à motosurf M. Snorgg dans sa cantine, et il en respirait l'odeur pendant les périodes d'inactivité, sans prêter attention aux moqueries de Virgil, Birch ou les autres. Il savait que s'il pouvait tenir, survivre dix ans, le temps passerait et il pourrait à nouveau aller chevaucher les vagues d'hiver de Santori.

Les zerglings ont eu Dave dans la caserne, après que la panne d'une tour de détection avait permis une intrusion furieuse dans la base de Seti. Dave était tellement saoul que ni les alarmes, ni le sifflement des balles hypersoniques ne l'ont réveillé. Il a continué à dormir pendant que les créatures forçaient le périmètre de sécurité et se taillaient un chemin jusqu'à la caserne. Il a continué à dormir jusqu'à ce qu'un zergling lui saute dessus, ébranlant le lit de tout son poids.

Il s'est réveillé en plein délire, les yeux dans ceux de la mort incarnée : un zergling avec la gueule fendue d'une large grimace, tel le chat du Cheshire. Il s'est réveillé juste à temps pour sentir la douleur quand d'énormes griffes l'ont transpercé de part en part, pour voir ses intestins pendre de son ventre comme ces dreads qui lui manquaient tellement.

Virgil et Birch réussirent à abattre le zergling avant qu'il descende du corps de Dave. Il se serait peut-être dit que c'était déjà ça.

Virgil baissa les yeux sur les deux petits sacs qui contenaient tout ce qu'il emporterait pour recommencer sa vie en tant que fermier, ou père, ou les deux. Tout le reste de ce qui lui appartenait était à la poubelle. Il était seul dans leur minuscule appartement, dans un silence assourdissant. À chaque fois qu'il fermait les yeux, il ne voyait plus que des zerglings, des hydralisks, des mutalisks, des flashes info parlant de mort et de carnage. Mais surtout des zerglings, en fait, parce que c'était toujours ça qu'on voyait en premier, qu'on voyait partout.

Il rouvrit les yeux avec un sursaut quand elle franchit la porte. Des larmes lui couraient sur les joues comme des veines translucides. Elle s'essuya le nez d'un revers de manche ; il trouva le geste mignon.

« Oh, Ru. Ça va ? »

— C'est juste pas facile de dire au revoir, c'est tout. Vraiment pas facile. » Il se leva et la prit dans ses bras, et elle lui sourit. « Papa m'a dit qu'il pourrait essayer de venir nous voir une fois que tout se serait un peu tassé. Peut-être dans un an ou deux. Il pense qu'il peut venir sous une fausse identité. Je... je vais le revoir un jour.

— Tu as les papiers ? »

Elle s'arracha à son étreinte avec un hochement de tête, et fouilla dans son grand sac à main. Elle en tira deux holocartes électroniques du type utilisé sur Shiloh et lui en tendit une. Il appuya sur le minuscule bouton, et une projection holographique apparut. C'était bien son visage, mais le nom et les renseignements étaient différents. L'hologramme de sa tête tournait en 3D pour le montrer sous tous les angles et des paragraphes d'informations personnelles défilaient sur le côté. Rufi guettait sa réaction à travers l'image en se mordant la lèvre, anxieuse de voir ce qu'il en dirait.

« Derek Dayton ? finit-il par dire. On dirait un nom dans un film de super-héros.

— Bah, moi c'est Jossie Thomas... C'est pas très joli. Et j'ai étudié le bioplasma à l'école, imagine. » Elle appuya sur sa propre holocarte, et une image d'elle apparut. « Mon vol part dans une heure, le tien dans deux. Papa a pris les billets comme ça pour ne pas attirer les soupçons. Il a dit que personne ne doit penser qu'on se connaissait avant l'atterrissage. Il a dit qu'il valait mieux qu'on se rencontre là-bas... peut-être au spatioport. Qu'on fasse semblant que c'est la première fois.

— Je suppose qu'il va falloir beaucoup faire semblant, maintenant.

— Peut-être... Il faut que j'y aille, Virgil. » Elle retrouva son rire mélodieux. « Euh, je veux dire, Derek.

— Viens là, Jossie. » Il lui embrassa le front, comme il le faisait toujours. « Je t'aime. Tu le sais.

— Oui, je sais. » Elle l'embrassa sur les lèvres. Ce fut un baiser lent, long, et, surtout, l'occasion de serrer leurs corps l'un contre l'autre. Le plus important était cette proximité. Après ce qui parut une éternité, elle se détacha enfin. « Tu es sur le vol 3801. Ne le rate pas ! Il y a des contrôles supplémentaires à cause de l'attaque des Zergs.

— Mais qu'est-ce que je ferais sans toi ? » dit-il en souriant.

Elle rit. « Ça, je ne sais pas. On se retrouve là-bas. »

Et elle partit sur ces mots. Elle quitta l'appartement et, avec, leur ancienne vie.

Virgil se rassit sans un mot. Il fixa le mur crasseux pendant une heure, l'esprit vide pour la première fois depuis longtemps. L'heure venue, il se leva, prit ses sacs et se dirigea vers la porte. Mais quelque chose l'arrêta. Un manque. Il reposa ses sacs et se retourna vers l'appartement, désormais si vide. Cette saveur créée par l'impact de leurs deux vies l'une sur l'autre avait disparu. Ce n'était plus qu'un endroit morne et banal, vestige stérile d'un instant passé.

Avant de partir, il se dit qu'il valait mieux refaire le tour de l'appartement pour être sûr de n'avoir rien oublié.

Il la vit à la seconde où il entra dans la chambre. Là, sur la table de nuit : la dent de zergling. Il la ramassa et en caressa le tranchant du doigt. Elle était restée si acérée qu'il ne sentit rien ; ce n'est qu'en apercevant le sang qui coulait le long de son bras qu'il remarqua la minuscule coupure.

Les zerglings ont eu Birch pendant la chute de la base terrane d'Urona Sigma. Encore une fois les transports d'évacuation étaient en retard, comme ils semblaient toujours l'être.

Birch avait été une star de la démolition pendant ses études, sur Shiloh ; un mécano graisseux sans rien d'autre dans le crâne. La démolition était un sport particulièrement brutal, du genre que les parents essayent toujours de faire bannir des écoles mais sans y arriver. Comme les conducteurs des vieux stock-cars de la vieille Terre, les jockeys de démolition construisaient leurs propres véhicules et les utilisaient pour « mettre K.O. » leurs adversaires. C'était à qui serait le dernier sur le ring, mais à 190 kilomètres par heure et avec du gravier instable à la place du ring. Le véhicule qui avait le plus de K.O. (et fonctionnait encore) gagnait. Chaque année, des dizaines de jeunes hommes (et une ou deux jeunes femmes) étaient hospitalisés pour brûlures graves, fractures et contusions, et on déplorait quelques morts. Birch avait été le meilleur. Et de loin. Il n'avait vécu que pour ça, passé chaque seconde de son temps libre la tête dans le moteur d'un nouveau véhicule en construction, l'esprit braqué sur le moment où il retournerait dans l'arène. Il avait détenu le record de K.O. et n'avait jamais été hospitalisé pour blessure. Il avait été une véritable légende locale.

Puis il avait eu son diplôme, et était tombé en dépression. Il avait perdu la gloire, l'admiration, la décharge d'adrénaline hebdomadaire de ses années d'études. Il n'avait jamais eu de très bonnes notes, et avait donc trouvé du travail en faisant la seule chose qu'il savait faire : mécanicien. Il avait passé deux ans à bricoler des voitures, transports et Vautour, et toutes les pom-pom girls qui avaient connu son heure de gloire étaient parties sur d'autres planètes ou vers d'autres vies. Ses retours à l'entraînement à la sortie de l'école étaient accueillis avec un enthousiasme déclinant par les nouveaux mécanos, qui trouvaient son palmarès de moins en moins imbattable. Jour après jour, sa gloire de petite province était reléguée au rang de vieux souvenir.

Les ligues clandestines de démolition étaient tenues par la mafia, tout le monde le savait. Et tout le monde savait qu'y travailler voulait dire accepter de truquer des courses, perdre le contrôle de ses gains et sombrer dans le déshonneur. Il avait beau être en manque de l'adrénaline, du vrombissement des moteurs, des vibrations des sièges bon marché et de l'emballement de son cœur quand il entraînait en transe et partait droit vers un adversaire, il refusait de sacrifier son palmarès aux caprices d'un parrain mafieux qui lui demanderait parfois de perdre. Il était fier de son unique talent, et ne pouvait pas se résoudre à le compromettre.

Mais l'adrénaline lui manquait vraiment. L'action, l'incertitude, le risque que tout bascule d'un coup et la certitude que seul son engagement lui permettait de l'éviter. Ce genre de concentration au plus furieux de la bataille lui avait permis de se sentir en vie ; sans, il commençait à se sentir mort et inutile. Comme tous les autres. C'est une holopub du corps des marines du Dominion qui l'avait accroché. C'est la voix de l'empereur Mensgk, son ton mobilisateur posé sur des images de marines bardés de NéoAcier en train de décharger leurs fusils Gauss, qui avaient rendu l'idée de quitter Shiloh pour s'engager concevable. Une menace pesait sur l'univers... Peut-être qu'il pourrait la combattre.

Quelques jours plus tard, il était sur Turaxis II, en camp d'entraînement. Au début, vu son passé, il avait pensé être recruté comme pilote de Vautour ou de char, mais le corps n'en manquait pas. Ce qu'il fallait, c'était des marines de première ligne. Des grognards. De la chair à canon.

Virgil Caine et Birch s'étaient appréciés instantanément. Caine y avait trouvé un loyal complice avec lequel mener ses ordres à bien, et Birch un vrai ami pour la première fois depuis l'époque de la démolition. Ils discutaient toute la nuit autour de bouteilles de Scotty Bolger, s'ouvraient l'un à l'autre comme seuls les liens de la guerre le permettaient aux hommes. Caine s'était confié à son cadet, lui avait expliqué qu'il pensait ne jamais pouvoir trouver de femme pour l'aimer : il appartenait trop aux marines, et les femmes avaient de l'intuition, elles sentaient ce genre de chose. Birch avait fait de son mieux pour le persuader du contraire, mais tous deux y voyaient une part de vérité. Birch avait avoué à Caine qu'il pensait ne jamais retrouver la sensation d'aboutissement qu'il avait connu pendant ses études, et que cette idée le terrifiait.

Quand les zerglings ont eu Birch, la base était déjà envahie et la plupart des bâtiments encore debout étaient pris dans les flammes sous le bombardement des mutalisks. Virgil et Birch couraient en direction du point de rendez-vous aussi vite que leurs lourdes CMC le permettait. Les officiers avaient annoncé que des transports étaient en route pour évacuation. Les officiers annonçaient beaucoup de choses.

« Où est cette putain d'évac ?!! » cria Virgil dans son communicateur alors que l'impact d'un projectile éventrait le sol non loin de lui.

« Il n'y a pas de réponse » dit Birch en se retournant pour tirer au hasard. Puis il murmura : « Mon dieu. » De toutes les terreurs de l'univers, aucune ne pouvait frapper un homme aussi profondément que la vue d'une armée de zerglings en train de déferler sur une base. Ils arrivaient par centaines, chargeaient, bondissaient, étripaient les hommes et disloquaient les bâtiments. Ils étaient légion, une mer vivante de teintes brunes et violacées, de griffes et de dents. Une nuée de monstres aux yeux vides.

Birch continuait à tirer !

« Cesse le feu, insista Virgil. En route, soldat. Tu ne fais qu'attirer l'attention sur nous... La bataille est perdue. Bouge !

— Bordel, sergent, je veux tous les massacrer.

— Bouge, j'ai dit !

— Et à quoi bon ? L'évac est partie sans nous, Virg. Y a pas le moindre transport à l'horizon. Il nous reste plus qu'un baroud d'honneur.

— Birch, c'est un ordre... Pah, oublie l'ordre. Si tu le fais pas pour le corps, fais-le pour moi ! Pour notre amitié. »

Il n'eut rien eu d'autre à dire. Birch avait arrêté de tirer et s'était mis à courir sans une hésitation.

Quelques instants plus tard, au-dessus de la ligne d'horizon, apparurent deux transports comme deux lueurs rouges d'espoir.

« Ils arrivent... Ils arrivent.

— Bouge ! »

Il ne fallut pas longtemps pour qu'un mutalisk aperçoive les secours et se lance à leur poursuite. Les deux vaisseaux se séparèrent, l'un essayant d'attirer la créature pour la semer. Elle suivit, et l'autre se dirigea vers le point de ralliement, où Virgil les Birch attendaient en agitant les bras.

Le sas s'ouvrit et une voix féminine leur cria : « En voiture, les gars ! »

Ils étaient sur le point de monter à bord quand un sifflement déchira le ciel au-dessus d'eux. Mais ce n'était pas un Zerg : le bruit était celui de l'autre transport, couvert de flammes, qui partait en vrille droit sur eux. Sans attendre une seconde, celui qui les attendait redécolla pour tenter d'échapper à l'inévitable explosion, les laissant courir pour éviter l'impact.

BOUM.

Le choc du crash fit trembler la terre. Des flammes coururent sur le sol, couvrant le point de ralliement de longues bandes de feu. Au-dessus d'eux, le transport encore intact amorça un demi-tour, à la recherche d'un angle d'approche pour les évacuer.

C'est là qu'ils l'entendirent ; cet horrible sifflement familier, amplifié par le nombre. Cent, peut-être cinq cents zerglings galopèrent vers eux.

« Cours, sergent... Putain, Virg, cours !

— Birch, viens avec moi ! C'est un ordre ! »

Mais il n'a pas suivi. Il s'est retourné pour faire face à la meute en écrasant sa gâchette aussi vite et fort que possible, jusqu'à ce que la horde le frappe comme une vague se brise sur la rive, si brutalement qu'il a été renversé et piétiné comme s'il n'existait pas. Certains se sont arrêtés pour s'acharner sur son corps. D'autres sont partis droits vers Virgil, qui courait encore vers le transport.

« Vite, marine. Vite ! Ne te retourne pas ! » cria la pilote.

Et Virgil courait, même si chaque atome de son être voulait se retourner, voir s'il pouvait apercevoir son ami une dernière fois, voir s'il était encore en vie. Il savait bien que c'était absurde, mais il gardait un espoir. Enfin, il arriva jusqu'au vaisseau et sauta à bord.

Mais il n'était pas seul ! Un zergling fendit l'air au moment où le vaisseau décollait, se cramponna à la rampe et se hissa vers la porte en train de se refermer.

« Tire ! Il est en train de rentrer ! » La pilote était morte de peur. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour soustraire le vaisseau à la zone de danger, mais était surtout terrorisée par la présence d'un Zerg vivant si près d'elle. Les zerglings étaient déjà assez terrifiants vus du ciel, mais à cette distance ils devenaient un véritable cauchemar ambulant.

Virgil recula contre le métal de la coque. La créature avait réussi à rentrer et se jeta sur lui avec une vitesse surnaturelle, toutes griffes dehors.

À si petite distance, les balles soniques du fusil Gauss réduisirent sa tête en un amas de viande hachée, une bouillie de chair et de dents. Mais ça ne l'arrêta pas : le zergling continua à avancer et abattit ses griffes sur la poitrine de Virgil, éventrant l'armure CMC et lui déchirant la peau. Avec un hurlement, il laissa échapper son fusil. Le Zerg agonisait, mais trouva l'énergie de lever une griffe pour un ultime coup.

C'est là que Virgil réagit, repoussant le voile noir que la perte de sang faisait descendre sur lui. Alors que la griffe s'élançait pour frapper à nouveau, il envoya son poing dans ce qui restait de la gueule du zergling, lui broyant les dents et le repoussant. Avec toute la volonté dont il était capable, il se lança en avant pour un nouveau coup de poing, avec derrière lui toute la puissance mécanique de l'armure CMC. Puis encore. Et encore et encore et encore et encore, jusqu'à ce que la créature s'immobilise et qu'il tombe à côté de son cadavre, sombrant dans l'obscurité.

Son dernier souvenir avant de se réveiller à l'hôpital fut celui d'une dent de zergling cassée serrée au creux du gant de son armure.

Birch était mort. L'escadron avait été anéanti dans l'attaque de la base. Il était le seul survivant.

Il se pansa la main, puis passa la dent autour de son cou et se dirigea vers la porte. Il savait qu'il aurait dû la laisser, qu'un fermier en route pour Shiloh ne pouvait pas avoir une dent de zergling en collier ; mais il ne pouvait pas la jeter. Il la cacha sous son col, pour que personne ne la voie. Mais lui savait qu'elle était là.

Les rues grouillaient d'habitants paniqués qui se précipitaient on ne sait où. Sur un holoflash de 20 mètres de haut, un journaliste rapportait les événements qui agitaient le système. Des graphiques illustraient l'attaque interplanétaire de l'Essaim, d'un monde à l'autre. Il s'efforça de ne pas regarder, de garder rivés les yeux droit devant lui, sur son objectif.

Arrivé au coin de la rue, il aperçut un attroupement d'hommes et de femmes autour d'un bureau de mobilisation du Dominion. Deux queues étaient en train de se former, chacune devant un panneau : l'un disait NOUVELLES RECRUES, l'autre SOLDATS RAPPELÉS. C'était la guerre, et des gens s'enrôlaient pour combattre.

Il pressa le pas, essayant de détourner le regard de ces hommes et femmes qui se rengageaient pour accomplir leur devoir.

Il arriva à la station de la navette portuaire et s'assit sur le banc pour attendre le prochain passage en direction du spatioport. Le panneau annonçait une voiture en approche, dans quelques instants à peine.

De l'autre côté de la route, un écran diffusait UNN. On apercevait l'empereur Mengsk sur un podium, aux côtés du général Warfield, un commandant de légende. Des nouvelles galopèrent sur un bandeau en bas de l'écran, annonçant des pertes toujours grandissantes.

Assis sans un mot, Virgil était certain d'entendre leur couinement. Il aurait pu jurer avoir entendu le cri aigu d'un zergling suivi par une pluie de balles perdue dans le bruit d'une explosion. Il ferma les yeux, et vit la ruée de centaines de créatures qui galopèrent vers lui, comme celles qui avaient tué Birch, Dave, Irmscher et tant d'autres camarades de combat. Tout ça lui hantait l'esprit. Ça le suivrait partout, il ne pouvait pas y échapper. Il en était sûr à présent, et il rouvrit les yeux.

Au coin de la route, un sifflement annonça l'arrivée de la navette, en suspension un mètre au-dessus du sol. Une vague de chaleur lui souffla au visage et il leva les yeux. Le conducteur ouvrit la porte pour qu'il monte, mais il resta assis, écoutant le ronronnement du moteur qui lui rappelait le bruit d'un Vautour partant au combat.

« Hé, mon pote, tu comptes passer la journée assis là, ou tu montes ? »

Virgil le fixa un long moment, puis finit par se lever. « Non, monsieur... Désolé, je... J'étais juste en train de me reposer les jambes.

— Mais putain, mec ! Repose-toi les jambes ailleurs qu'à la station de ramassage, bordel ! Abruti ! » Le conducteur repartit en trombe.

Virgil revint sur ses pas.

En approchant du bureau de mobilisation, il s'arrêta devant une poubelle et sortit la fausse holocarte d'identité de sa poche. C'était la clé d'une nouvelle vie, loin des zerglings et des combats. Pendant un instant, des images de Rufi et lui lui traversèrent l'esprit. Ils cultivaient la terre sur Shiloh. De beaux enfants couraient autour d'eux en riant d'un rire aussi mélodieux que celui de leur mère. Ils étaient la projection d'un possible, d'une vie qui n'était pas celle d'un sergent des marines quand c'était la guerre.

Il jeta la fausse carte dans la poubelle, puis passa la main dans son col et en sortit la dent de zergling cassée, la montrant fièrement à qui voulait la voir. C'était son insigne d'honneur, sa plus belle médaille.

Quelques minutes plus tard, il faisait la queue devant le bureau du Dominion avec les autres anciens marines qui avaient déjà affronté les Zergs : des hommes qui comprenaient ce qu'il avait vu, ce qu'il avait vécu, et qu'il ne serait plus jamais le même que ceux qui ne savaient pas.

Fin